

Bernard Lortholary

## On l'appelait Top

« Top », Elmar Tophoven aimait ce nom de clown peut-être triste. Mais un traducteur, n'est-ce pas un pitre singeant son auteur, n'est-ce pas un arlequin, serviteur de deux maîtres, son auteur et son public ? Et puis « Top », cela dit aussi l'insondable du top-secret, l'inégalable du top-modèle...

C'est lorsqu'il remplaçait son ami Paul Celan, dans ses cours de « thème allemand » aux agrégatifs de la rue d'Ulm, que j'ai eu la chance de connaître Elmar Tophoven et de le voir travailler. J'étais alors « caïman » d'allemand, le premier dans l'histoire de l'École, mais aussi responsable de l'enseignement de toutes les langues et littératures étrangères, et j'admirais la chance inouïe qu'avaient mes normaliens germanistes de passer ainsi alternativement entre les mains d'un poète et d'un traducteur dont on savait déjà qu'ils étaient tous les deux parmi les plus grands du siècle.

J'avais naguère été moi-même l'élève de Celan dans les mêmes murs, et j'avais compris entre-temps que c'était lui qui m'avait plus appris que personne – après mon père – sur la littérature, la langue et la traduction. J'étais trop vieux déjà pour être l'élève de Top, mais il n'en fut pas moins pour moi un maître.

Car il avait à la fois la passion et le génie non seulement de la traduction, mais de la pédagogie de la traduction, et pas uniquement dans ses cours. J'en fus le témoin et le bénéficiaire, à la faveur de longues conversations sur ce sujet qui nous réunissait, et où il dépensait, comme avec les élèves, des trésors de patience et de gentillesse. Il lui en fallait aussi avec moi. Car, si j'étais convaincu par la pertinence de son *analyse*, en niveaux et catégories, des difficultés que présente la traduction d'un texte littéraire, jamais en revanche je n'ai pu m'imposer sa *méthode* et établir, comme il le faisait et le recommandait, une fiche sur chaque difficulté résolue, afin d'en garder une trace réuti-

lisible dans la pratique (personnelle et collective), exploitable dans l'enseignement, voire intégrable un jour à quelque théorisation.

Outre que la théorie « traductologique » (que je préférerais appeler « métaphrastique ») commençait déjà de m'apparaître comme étant plutôt du foin pour linguistes que de l'avoine pour traducteurs, il me semblait que jamais l'archivage d'une pratique ne saurait suffire à constituer une théorie. C'est ce que je dis un jour un peu brusquement à Top, qui n'en fut pas froissé. En fait, plus que la théorie, c'est l'enseignement qui lui tenait à cœur. Il est notoire qu'il y excellait, en traduction, autrement mais tout autant que Paul Celan. Après la disparition de celui-ci, je quittai l'École, mais non sans m'assurer qu'il y aurait pour successeur son remplaçant occasionnel, Top.

Le maître traducteur resta un ami, quoiqu'il sût fort bien que ce que j'appelais parfois sa religion des petites fiches trouvait en moi un tiède croyant plus qu'un pratiquant fervent. Mais il savait aussi que j'admirais sans réserve les œuvres que produisait sa méthode dans son propre travail, au point de faire de Tophoven le principal et magistral passeur vers l'Allemagne de toute une époque de la littérature française vivante. Ma paresse à imiter cette méthode, ma confiance juvénile et sans doute présomptueuse dans ce petit ordinateur purement cérébral auquel on peut comparer l'équipement intellectuel d'un traducteur – et dont on peut espérer qu'à chaque livre traduit sa « mémoire » devient plus puissante et son travail plus rapide –, tout cela, qui nous séparait, Top l'acceptait chez moi avec indulgence, tolérance, générosité.

Conscient de mon infidélité comme de mon attachement, Top ne m'en fit pas moins l'honneur flatteur et le convivial plaisir de m'associer étroitement à plusieurs de ces grandes entreprises auxquelles il se consacrait sans aucun esprit de lucre ni d'ambition personnelle, depuis le projet d'une édition française intégrale des romans de Fontane (refusé alors par l'éditeur pour lequel je travaille aujourd'hui, repris ensuite par un autre, et jamais réalisé) jusqu'à la fondation d'un Collège européen des traducteurs dans sa ville natale de Straelen, projet dont on sait qu'il fut au contraire réalisé, mais dont Elmar devait se trouver écarté au bout de quelques années par moins désintéressé que lui.

Ce Collège, le premier du genre, n'en demeure pas moins son idée et son œuvre, au même titre que sa prestigieuse bibliographie de traducteur, et que cette véritable école de disciples dont il a su être le maître, en France comme en Allemagne.

Pour qui a connu Top à l'œuvre – à toutes ces œuvres, diverses et étroitement liées –, il est clair qu'aucun traducteur n'a plus ni mieux servi que lui, modestement et généreusement, à la fois son art, ses confrères et ses cadets.